This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Boissonade ~ La Fontaine Economis
1872

WIDENER
HN 742E 3
39527
4.70

39527.4.70

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

LA FONTAINE

ÉCONOMISTE

CONFÉRENCE PUBLIQUE ET GRATUITE

Faite à la Faculté de Droit de Paris,

Le dimanche 11 février 1872

Par M. Gustave BOISSONADE, Agrégé

CHARGÉ DU COURS D'ÉCONOMIE POLITIQUE
A CETTE FACULTÉ.

PARIS
GUILLAUMIN ET Cie EDITEURS,
De la *collection des principaux Économistes*, du *Dictionnaire de l'Économie politique*, du *Dictionnaire du Commerce et de la Navigation*, du *Journal des Économistes*, etc., etc.

1872

LA FONTAINE

ÉCONOMISTE

vérité à tous et à chacun, aux petits et aux grands aux peuples et aux rois, aux plaideurs et à leurs juges, aux laïques et aux hommes d'Église.

Vous connaissez même La Fontaine *naturaliste*, dont Buffon ne dédaignait pas l'autorité, car notre poëte a si bien étudié les mœurs des animaux, il les a si bien fait parler qu'il avait dû les entendre,

Du temps que les bêtes parlaient (IV, 1) :

oui, il prêtait l'oreille à leur charmant langage, comme Pythagore entendait l'harmonieux concert des astres.

La Fontaine *moraliste*, certainement, avez-vous dit; la Fontaine *naturaliste*, passe encore, par courtoisie ; mais la Fontaine *économiste*, holà ! Et vous vous êtes souvenus, fort à propos, de son épitaphe composée par lui-même :

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangeant son fonds, après son revenu,
Croyant le bien chose peu nécessaire...

Il est sûr que, si La Fontaine fut économiste, il ne fut pas économe. Or, les économistes enseignent l'épargne, et *ils estiment le bien chose si nécessaire* que toute leur science consiste à rechercher les meilleurs moyens, les plus sages et les plus justes moyens de *produire des richesses.*

Je vous dois d'abord l'indication de la circonstance qui m'a amené à choisir ce sujet pour notre entretien d'aujourd'hui. Vous y verrez une idée de justice et de respect pour notre poëte et nulle prétention de ma part à l'originalité.

Ce n'est pas mon admiration pour La Fontaine qui m'eût suggéré l'idée de le présenter sous un nouveau jour. En prétendant le faire régner dans un domaine qui ne lui a pas été assigné jusqu'ici, je m'exposais à encourir la condamnation qu'il a lui-même portée contre les amis maladroits :

> Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami,
> Mieux vaudrait un sage ennemi. (VIII, 10.)

Ce n'est pas non plus mon zèle pour l'écono-

mie politique qui me porte à en voir le triomphe ou la glorification dans les œuvres d'un poëte qui devança tous nos économistes. Je ne suis d'ailleurs qu'un économiste *par intérim;* or, l'économie politique a encore bien des ennemis, et mon zèle inconsidéré, voulant l'orner des charmes de la poésie, pourrait m'attirer le reproche :

D'avoir paré le geai du plumage du paon. (IV, 9.)

La circonstance déterminante, la voici :

Un économiste français, dans la famille duquel la science économique est héréditaire, Jean-Baptiste Say, exposant les dangers du luxe et démontrant qu'il n'est pas un signe de prospérité des nations, mais un symptôme de décadence, a reproché à La Fontaine d'avoir glorifié le luxe.

Il cite, en effet, ce passage d'un de ses apologues l'*Avantage de la science* (VIII, 19) :

« La République a bien à faire
« De gens qui ne dépensent rien !

« Je ne sais d'homme nécessaire
« Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien.
« Nous en usons, Dieu sait! Notre plaisir occupe
« L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe
« Et celle qui la porte, et vous qui dédiez
« A messieurs les gens de finance
« De méchants livres bien payés! »

Longtemps après, par un singulier hasard, un autre économiste, occupant, *par intérim* aussi, mais avec une grande distinction, la chaire même où avait enseigné J.-B. Say (1), releva cette citation de La Fontaine et démontra facilement que J.-B. Say avait fait dire au poëte exactement le contraire de ce que celui-ci avait exprimé: il lui était arrivé ce qui est trop souvent le fait de ceux qui, par discrétion, sans doute, abrégent les citations. C'était un dialogue entre un financier et un homme lettré. J.-B. Say n'avait pas lu l'apologue jusqu'au bout.

(1) M. Baudrillart, *J. des Économistes*, 1866, 3e série, t. III, p. 297.

Il suffit au défenseur de La Fontaine d'achever la citation pour le venger de cette accusation d'hérésie économique : vanter les prétendus bienfaits du luxe !

Voici la suite :

Ces mots remplis d'impertinence
Eurent le sort qu'ils méritaient.
L'homme lettré se tut : il avait trop à dire.
La guerre le vengea bien mieux qu'une satire ;
Mars détruisit le lieu que nos gens habitaient...

J.-B. Say cite encore deux fois La Fontaine.

Dans un cas, voulant démontrer que l'homme qui agit en dépit des lois de la nature n'éprouve que désastres, il rappelle :

Le cierge qui, voyant la brique au feu durcie
Vaincre l'effort des ans, *en* eut la même envie,
Et, nouvel Empédocle, aux flammes condamné
Par sa propre et pure folie,
Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné :
Ce cierge ne savait grain de philosophie. (IX, 12).

J'avoue que, pour ma part, je n'aurais pas

cru pouvoir emprunter cette citation à La Fontaine *économiste*.

J.-B. Say cite une troisième fois La Fontaine; mais alors fort à propos, et, comme lui, nous invoquerons bientôt l'apologue du *Vieillard et ses enfants* (V. 9).

Quoi qu'il en soit, ces divers exemples me remirent en mémoire tel et tel autre passage de notre charmant poëte. Je songeai même qu'il devait y en avoir bien d'autres encore dans un auteur qui,

> *Comme Ésope*, eut seul plus de sens
> Qu'une multitude de gens. (II, 29).

Le moraliste, le philosophe, ont, en lui, éclipsé l'*économiste*. Nous allons l'étudier ensemble sous ce jour un peu nouveau.

Mais si je ne réussissais pas à vous convaincre, si, au sortir de cette conférence, vous disiez de mon projet, comme La Fontaine a dit des *Bâtons flottants* (IV, 10) :

De loin, c'est quelque chose et, de près, ce n'est rien,

j'en demanderais pardon à sa mémoire, mais un autre y réussirait mieux un jour;

J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.
(Dédicace.)

Ne vous attendez pas, du reste, à ce que La Fontaine devienne désormais le *vade-mecum* de l'économiste, à ce que ses fables qui sont des trésors de philosophie et de bon sens soient aussi un *Manuel* de la science économique. Mon but serait dépassé. Ainsi je n'ai pu, malgré toute ma bonne volonté, découvrir ce que La Fontaine avait pu penser de la *Liberté des banques* et de la *Surtaxe de pavillon étranger*; c'est une grosse lacune qu'il faut renoncer à combler; mais, du moins, nous pourrons le compter comme un ami du *Libre-échange*, car il est ennemi de la *Protection commerciale*, et comme un ami de l'*Instruction*, car il fait la guerre à l'*Ignorance*.

La Fontaine a des notions justes sur le *Crédit* et sur la *théorie de la Valeur*, mais surtout sur la puissance du *Travail*.

Sur tous ces points, guidé par cet admirable bon sens qui le caractérise si éminemment, il se trouve d'accord avec les principes de la science moderne, et, en cela, il mérite une grande attention, car il a devancé d'un siècle les *physiocrates* qu'il est permis et qu'il est d'usage de considérer comme les fondateurs de la science économique.

Bien entendu, il ne fait qu'effleurer délicatement toutes nos questions ; son Économie politique est aussi discrète que sa Morale, aussi sobre que sa Philosophie ; elle est même le plus souvent associée à ces dernières et c'est pour cette raison qu'on l'a si peu remarquée.

Vous savez d'ailleurs que lui-même ne dégage pas toujours la moralité de sa fable : il aime à la laisser découvrir au lecteur. Ne vous étonnez donc point qu'il n'ait pas davantage dégagé la vérité

économique ; c'est un soin qu'il nous a laissé, le plus souvent, comme au duc de Bourgogne auquel il a dédié un de ses livres :

Quelle morale puis-je inférer de ce fait?
Sans cela toute fable est un œuvre imparfait.
J'en crois voir quelques traits, mais leur ombre m'abuse:
Prince, vous les aurez incontinent trouvés. (XII, 2.)

La plus sérieuse difficulté est de savoir dans quel ordre je vous présenterai ces nombreux apologues (1). C'est bien la première fois qu'un économiste craindra d'être débordé par les textes; car les lois que nous étudions ordinairement ne sont pas des lois écrites, ou elles ne sont écrites que dans le grand livre de la nature. Mais ici :

Le loup en langue des Dieux ;
Parle au chien dans *ses* ouvrages:
Les bêtes, à qui mieux mieux,
Y font divers personnages,
Les uns fous, les autres sages ;
De telle sorte pourtant

(1) Je n'en ai pas mis à contribution moins de 80.

Que les fous vont l'emportant :
La mesure en est plus pleine.
Il met aussi sur la scène
Des trompeurs, des scélérats,
Des tyrans et des ingrats,
Mainte impudente pécore,
Force sots, force flatteurs ;
Je pourrais y joindre encore
Des légions de menteurs... (IX, 1.)

Et toutes ces précautions sont prises, pour dire de bonnes et dures vérités

A l'animal, qu'on appelle Homme... (VI, 20.)

Tout parle en *son* ouvrage et même les poissons ;
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes;
Il se sert d'animaux pour instruire les hommes.
(Dédicace).

Eh bien ! pour ce classement difficile, j'ai suivi le conseil de mon auteur lui-même :

Le trop d'expédients peut gâter une affaire :
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire;
N'en ayons qu'un ; mais qu'il soit bon. (IX, 14.)

Je suivrai tout simplement la division consacrée chez les économistes.

Ils étudient séparément :

1° Comment *se produisent* les richesses d'une nation ;

2° Comment elles *circulent ;*

3° Comment elles *se répartissent* entre les producteurs ;

4° Comment, enfin, elles *s'emploient,* c'est-à-dire s'épargnent et se consomment.

Voilà, en même temps, pour celles d'entre vous, mesdames, et (pourquoi ne le dirais-je pas ?) messieurs, pour ceux d'entre vous qui l'ignorent, quel est l'objet de la science économique : *production* et *circulation, distribution* et *consommation* des richesses.

La Fontaine remplira pour nous tous ces cadres.

Nous trouverons enfin chez lui la déclaration des principes généraux d'un bon gouvernement et l'application variée des règles de la morale sociale dont les économistes éclairent et fortifient leurs théories.

I.

Et d'abord, Production des richesses.

Dans le langage économique, les *richesses* consistent dans les choses appropriées par l'homme à la satisfaction de ses besoins, en premier lieu, au *vivre :*

> Sots qui ne voient pas que le plus grand des soins
> Ce doit être celui d'éviter la famine... (III, 6.)

Mais il est bien entendu que l'homme ne produit pas ces choses, il ne pourrait créer un brin d'herbe, pas plus qu'il ne le pourrait anéantir.

Ce qu'il crée, ce qu'il produit, c'est l'*utilité* des choses, en les transformant, en les pliant à son usage : il coupe le bois dans la forêt, pour se construire une cabane ou pour se réchauffer; il cueille le fruit sauvage; il chasse l'animal et pêche le poisson; il sème, il récolte, mais sous le regard de Dieu.

La terre est un immense et magnifique laboratoire où le bon Dieu, le grand ouvrier, le grand chimiste, le grand physicien, *le semeur éternel*, fait constamment coopérer les forces de la nature, l'eau et l'humus, l'air et la chaleur, à la satisfaction des immenses besoins de l'homme.

C'est un des plus beaux chapitres de Bastiat, dans ses *Harmonies économiques* (1), que celui où il démontre que Dieu ne vend pas ses bienfaits. L'intervention de Dieu dans la production de nos biens est *spontanée*, car il attend rarement la prière de l'homme, pour le combler de ses bienfaits, bien que la prière lui soit agréable; elle est gratuite, car il ne demande pas de salaire, et les actions de grâces, seul prix qu'il accepte de nous, semblent nous coûter plus encore que la prière :

Oh! combien *nos besoins* enrichiraient les dieux,
Si nous nous souvenions des vœux qu'ils nous font faire!

---

(1) Ch. IX, Propriété foncière.

Mais le *besoin* passé, l'on ne se souvient guère
De ce qu'on a promis aux cieux. (IX, 13.)

Mais ce dont Dieu ne dispense pas l'homme, c'est le *travail :*

Il faut que l'homme retourne la terre ; il faut qu'il sème, qu'il surveille et qu'il récolte ; il lui faudra porter le blé au moulin et, avant cela encore, il lui aura fallu forger la charrue, tailler la meule, construire le moulin :

Aide-toi, le ciel t'aidera. (VI, 18.)

Le travail, voilà la première source de la richesse pour l'homme.

Avant qu'Adam Smith, l'aïeul des économistes modernes, eût rapporté toute richesse au travail (bien plus vrai, en cela, que nos physiocrates qui rapportaient toute richesse à la terre), La Fontaine avait buriné la loi économique du travail sur ses tables impérissables :

« Travaillez, prenez de la peine ;

« C'est le fonds qui manque le moins...
« Gardez-vous, mes enfants, de vendre l'héritage
« Que nous ont laissé nos parents :
« Un trésor est caché dedans.
« Je ne sais pas l'endroit, mais un peu de courage
« Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout.
« Remuez votre champ, dès qu'on aura fait l'oût ;
« Creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place
« Où la main ne passe et repasse. »
Le père mort, les fils vont retourner le champ,
Deçà, delà, partout; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché ; mais le père fut sage
De leur montrer avant sa mort
Que le travail est un trésor. (V, 9.)

Voici encore une belle application du travail :

Quatre chercheurs de nouveaux mondes,
Presque nus, échappés à la fureur des ondes,
Un trafiquant, un noble, un pâtre, un fils de roi,
Réduits au sort de Bélisaire,
Demandaient aux passants de quoi
Pouvoir soulager leur misère...
Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine :
Là, le conseil se tint entre les pauvres gens.
Le prince s'étendit sur le malheur des grands.

Le pâtre fut d'avis qu'éloignant la pensée
De leur aventure passée,
Chacun fît de son mieux et s'appliquât au soin
De pourvoir au commun besoin.
« La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme?
« Travaillons : c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome. »
. . . . . .
A ces mots, le pâtre s'en va
Dans un bois : il y fit des fagots dont la vente,
Pendant cette journée et pendant la suivante,
Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fît tant
Qu'ils allassent là-bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours ;
Et, grâce aux dons de la nature,
La main est le plus sûr et le plus prompt secours. (X, 16.)

Mais La Fontaine ne nous conseille pas seulement un travail intéressé, égoïste : il enseigne aussi qu'il faut travailler pour autrui (XI, 8) :

Un octogénaire plantait.
Passe encor de bâtir!.....
« Mais, au nom des Dieux, je vous prie,
« Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir?...

— « Mes arrière-neveux me devront cet ombrage (1).
« Eh bien ! défendez-vous au sage
« De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?
« Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui.

Dans la dernière conférence, vous avez chaleureusement applaudi l'orateur (2) lorsqu'il vous a dit que le travail n'est pas seulement un devoir, mais qu'il est encore un plaisir, comme le devoir d'honorer son père et sa mère. Si j'osais ajouter quelque chose, après notre poëte et après mon cher maître, je dirais, à mon tour :

Travaillons, pour réparer nos ruines immenses; travaillons, pour reconquérir notre rang parmi

---

(1) La Fontaine se souvenait de Virgile :

. . . . . *Carpent tua poma nepotes,*
(*Bucol.*, IX, 50.)

et de Statius Cæcilius cité par Cicéron (*de Senectute*, VII):

Serit arbores quæ alteri sæculo prosint.

(2) M. Ortolan, conférence sur *Les Pénalités dans l'Enfer Dante.*

les nations; travaillons, pour rendre la liberté à notre sol national!

Les économistes considèrent la division des tâches, la *division du travail*, comme un moyen de multiplier la puissance des efforts. Dans un atelier bien organisé, chaque ouvrier remplit un rôle spécial dans lequel il arrive à être d'autant plus habile, plus prompt et plus exact qu'il n'en détourne pas son application. Dans la nation tout entière, la diversité des professions n'est autre chose qu'une grande division du travail.

La Fontaine n'a pas négligé ce phénomène qui se produit spontanément dans les sociétés : il le montre dans *Le lion s'en allant en guerre* (V. 19) :

Le lion dans sa tête avait une entreprise :
Il tint conseil de guerre, envoya ses prévôts,
Fit avertir les animaux.
Tous furent du dessein, chacun selon sa guise.
L'éléphant devait, sur son dos,
Porter l'attirail nécessaire

Et combattre à son ordinaire,
L'ours s'apprêter pour les assauts,
Le renard ménager de secrètes pratiques,
Et le singe amuser l'ennemi par ses tours.
« Renvoyez, dit quelqu'un, les ânes qui sont lourds,
« Et les lièvres sujets à des terreurs paniques. »
— « Point du tout, dit le roi, je les veux employer :
« Notre troupe sans eux ne serait pas complète.
« L'âne effraiera les gens, nous servant de trompette,
« Et le lièvre pourra nous servir de courrier. »

République prudente et sage
De ses moindres sujets sait tirer quelque usage,
Et connaît les divers talents.
Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.

Quand les économistes analysent le travail en lui-même, ils aiment à faire remarquer que tout travail, appliqué aux choses, nécessite le mouvement et l'effort (c'est pourquoi, sans doute, il y a tant de paresseux). Or, ce mouvement, cet effort, tend à *séparer*, à *rapprocher*, à *combiner*.

Le laboureur sépare avec la charrue, il rapproche quand il sème, il sépare encore quand il récolte.

Le bûcheron, le carrier, le tailleur de pierres *séparent;* le maçon, le charpentier *rapprochent;* celui qui fait nos tissus *sépare, rapproche* et *combine;* ceux qui fabriquent nos boissons *combinent* (quelques-uns disent qu'ils *combinent* beaucoup trop savamment!)

Pour tous ces travaux l'homme se sert d'*outils* qui sont des engins *simples,* ou de machines qui sont des engins *articulés.*

Les animaux ne se servent pas d'outils.

Voilà, au point de vue économique, une grande différence entre eux et l'homme.

Les organes, les sens et les instruments naturels des animaux sont assez puissants pour leurs besoins : leurs yeux et leur odorat les guident vers leur proie ou leur pâture; leurs griffes et leurs dents leur suffisent pour saisir, diviser et broyer leur subsistance; elles leur servent aussi à se défendre, quelquefois même à attaquer; quant à *combiner* la matière, les animaux s'en

abstiennent : c'est un raffinement qu'ils ne connaissent pas.

L'homme, au contraire, est si faible dans ses sens et si débile dans ses organes qu'il en multiplie la puissance par l'outil, et il se fabrique lui-même ces nouveaux instruments de travail :

Le marteau est l'auxiliaire du poing,

La scie, la serpe et le couteau sont les auxiliaires de ses ongles et de ses dents fragiles,

La pince et la tenaille suppléent à la faiblesse de ses doigts et de ses débiles mains,

Le soufflet seconde ses faibles poumons,

La lunette porte sa vue à des milliers, à des millions de lieues !

Nul n'a osé contester la légitimité de l'*outil ;* mais les *machines* ont été souvent brisées, elles ont été maudites par ceux-là même dont elles tendaient à diminuer les fatigues, tout en centuplant la puissance de leurs efforts.

Si nos ouvriers eussent été tant soit peu économistes, ils auraient compris que les machines

multiplient les besoins, en multipliant les satisfactions, et par conséquent, ouvrent de nouvelles sphères à leur travail.

Les femmes ont été plus sages, et elles n'ont pas, que je sache, brisé les machines à coudre qui semblaient devoir les condamner à un repos forcé, les priver d'un honorable travail. C'est que la machine, comme *outil articulé,* est encore un précieux auxiliaire de la production. Elle remplace, par son jeu merveilleux, le jeu plus merveilleux encore des membres du travailleur : elle supplée la main agile de l'ouvrière, le bras puissant du forgeron, le corps tout entier de l'homme de peine; que dis-je! elle remplace le cheval, et il y a des machines de 100, de 1,000 chevaux!

Les animaux de La Fontaine ne sont pas des animaux de convention ; ce sont de vraies créatures naturelles, les seules que pouvait mettre en scène un observateur fidèle comme notre poëte : ils ne font pas usage d'outils.

Quand le roi des animaux voulut aller en chasse,

Il se servit du ministère
De l'âne à la voix de Stentor.
L'âne à messer lion fit office de cor. (IX, 19.)

Dans *le Lion et le Rat* (II, 11), Rongemaille divise avec ses petites dents l'énorme filet qui tient le lion captif :

Sire rat accourut et fit tant par ses dents
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage (1).

Quand Bertrand abuse de la bonhomie de Raton, c'est avec sa patte agile que celui ci tire les marrons du feu, et non avec les pincettes de l'animal qu'on appelle homme :

.... Raton avec sa patte,
D'une manière délicate,
Écarte un peu la cendre et retire les doigts,
Puis les reporte à plusieurs fois,
Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque ;
Et cependant Bertrand les croque. (IX, 15.)

Les rats de La Fontaine n'ont pas imaginé de

(1) V. deux autres exemples : VIII, 22 ; XII, 15.

dévaliser les gens avec des paniers à leur usage.

C'est à l'occasion de sa vigoureuse sortie contre Descartes que La Fontaine, voulant démontrer l'*esprit des bêtes*, raconte comment fut emporté l'œuf que deux rats avaient trouvé (X, 1) :

Deux rats cherchaient leur vie, ils trouvèrent un œuf.
Le dîner suffisait à gens de cette espèce :
Il n'était pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf.
Pleins d'appétit et d'allégresse,
Ils allaient de leur œuf manger chacun sa part;
Quand un *quidam* parut : c'était maître Renard ;
Rencontre incommode et fâcheuse :
Car comment sauver l'œuf? Le bien empaqueter,
Puis des pieds de devant ensemble le porter,
Ou le rouler, ou le traîner :
C'était chose impossible autant que hasardeuse.
Nécessité l'ingénieuse
Leur fournit une invention.
Comme ils pouvaient gagner leur habitation,
L'écornifleur étant à demi-quart de lieue,
L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras,
Puis, malgré quelques heurts et quelques mauvais pas,
L'autre le traîna par la queue.
Qu'on m'aille soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'esprit!

En cherchant bien, cependant, j'ai découvert que La Fontaine n'avait pas complétement banni les outils des mains des animaux : cinq fois il leur a accordé cette licence ; mais encore ne sont-ce que des instruments empruntés à la nature, et l'usage n'en est pas souvent heureux, soit pour autrui, soit pour eux-mêmes.

L'ours avait fait société avec un vieillard amateur des jardins. Vous savez quel usage l'ours fit d'un pavé (VIII, 10) :

Un jour que le vieillard dormait d'un profond somme,
Sur son nez une mouche, en allant se placer,
Mit l'ours au désespoir ; il eut beau la chasser :
« Je t'attraperai bien, dit-il, et voici comme ; »
Aussitôt fait que dit : ce fidèle émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec raideur,
Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche,
Et, non moins bon archer que mauvais raisonneur,
Roide mort étendu sur la place il le couche.

J'ose à peine citer le singulier outil dont se servit un aigle pour briser l'écaille d'une tortue : c'était le crâne d'Eschyle :

Quelque devin le menaça, dit-on,
De la chute d'une maison;
Aussitôt il quitta la ville,
Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les cieux.
Un aigle qui portait en l'air une tortue
Passa par là, vit l'homme, et sur la tête nue
Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,
Étant de cheveux dépourvue,
Laissa tomber sa proie, afin de la casser :
Le pauvre Eschyle ainsi sut ses jours avancer. (VIII, 16.)

Mais l'exemple le plus joli est celui de la tortue et des deux canards (X, 3) :

Une tortue était, à la tête légère,
Qui, lasse de son trou, voulut voir du pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangère ;
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
Deux canards, à qui la commère
Communiqua ce beau dessein,
Lui dirent qu'ils avaient de quoi la satisfaire...
Marché fait, les oiseaux forgent une machine,
Pour transporter la pèlerine.
Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton.
« Serrez bien, dirent-ils; gardez de lâcher prise. »
Puis chaque canard prend ce bâton par un bout.

La tortue enlevée, on s'étonne partout
De voir aller en cette guise
L'animal lent et sa maison,
Justement au milieu de l'un et l'autre oison.
« Miracle! criait-on, venez voir dans les nues
« Passer la reine des tortues.
— « La reine! vraiment, oui; je la suis en effet;
« Ne vous en moquez point. » Elle eut beaucoup mieux
De passer son chemin sans dire aucune chose. [fait

Après la maladresse, c'est la méchanceté. La grenouille invite le rat à la venir voir chez elle :

Elle allègue surtout les délices du bain :
Messire rat promet soudain;
Un point sans plus tenait le galant empêché :
Il nageait quelque peu, mais il fallait de l'aide.
La grenouille à cela trouve un très-bon remède :
Le rat fut à son pied par la patte attaché ;
Un brin de jonc en fit l'affaire.
Dans le marais entrés, notre bonne commère
S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,
Contre le droit des gens, contre la foi jurée.... IV, 11.)

On sait comment, grâce au lien, le milan enleva du même coup le galant et la baigneuse.

Une fois, au moins, dans un bon sentiment, un animal emprunte un semblable auxiliaire; mais aussi est-ce avec un plein succès. C'est la charmante colombe qui jette un brin d'herbe à la fourmi qui se noie (II, 12) :

Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe,
Quand sur l'eau se penchant une fourmis y tombe,
Et dans cet océan on eût vu la fourmis
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive ;
La colombe aussitôt usa de charité :
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
Ce fut un promontoire où la fourmis arrive.

La Fontaine ne prétend pas que le travail manuel soit le plus fécond; il ne le sépare pas de la science. Les amis de l'instruction, ai-je dit, peuvent le compter parmi eux.

Il admet des *classes dirigeantes,* mais c'est à la condition qu'elles seront le plus éclairées. Il donne un bon conseil aux peuples sous l'allégorie de *La tête et la queue du serpent* (VII, 17):

La tête avait toujours marché devant la queue;

La queue au ciel se plaignit
Et lui dit :
« Je fais mainte et mainte lieue
« Comme il plaît à celle-ci ;
« Croit-elle que toujours j'en veuille user ainsi ?
« Je suis son humble servante.
« On m'a faite, Dieu merci,
« Sa sœur et non sa suivante.....
« Qu'on me laisse précéder,
« A mon tour, ma sœur la tête :
« Je la conduirai si bien
« Qu'on ne se plaindra de rien. »
Le ciel eut pour ces vœux une bonté cruelle.
Souvent sa complaisance a de méchants effets.
Il devrait être sourd aux aveugles souhaits.
Il ne le fut pas lors, et la guide nouvelle
Qui ne voyait, au grand jour,
Pas plus clair que dans un four,
Donnait tantôt contre un marbre,
Contre un passant, contre un arbre :
Droit aux ondes du Stix elle mena sa sœur.
Malheureux les États tombés dans cette erreur!

Mais ce n'est pas à dire que, pour La Fontaine, l'instruction doive, par droit de naissance, être le privilége d'un petit nombre :

On ne suit pas toujours ses ayeux ni son père;
Le peu de soins, le temps, tout fait qu'on dégénère,
Faute de cultiver la nature et ses dons.
Oh ! combien de Césars deviendront Laridons ! (VIII, 24.)

Vous n'avez pas oublié ces quatre naufragés (X, 16) :

Un trafiquant, un noble, un pâtre, un fils de Roi ;
L'un, c'était le marchand, savait l'arithmétique :
« A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.... »

Combien de nos compatriotes exilés par les révolutions, combien de nos industriels ruinés par la guerre, sont heureux de cette précieuse ressource que donne l'instruction !

C'est surtout dans la fable si mal à propos tronquée par J.-B. Say, que La Fontaine fait ressortir l'*Avantage de la science* (VIII, 19) ; je ne vous en rappellerai que la fin :

Mars détruisit le lieu que nos gens habitaient :
L'un et l'autre quitta la ville.
L'ignorant resta sans asile ;
Il reçut partout des mépris.

L'autre reçut partout quelque faveur nouvelle.
Ceci décida leur querelle.

Laissez dire les sots : le savoir a son prix.

La Fontaine a oublié seulement de nous dire s'il voulait l'instruction *laïque, gratuite et obligatoire!*

Le travail, éclairé par l'instruction, étant accepté comme premier instrument de la production des richesses, les économistes en rencontrent deux autres instruments qui ne sont pas moins nécessaires, mais qui sont l'objet des plus vives disputes.

Trop heureux serions-nous si elles restaient toujours dans le domaine de la controverse scientifique et spéculative.

Je veux parler de la Propriété de la terre et du Capital.

L'homme peut-il s'approprier la terre, ou doit-elle rester commune, comme l'air, l'eau des fleuves et la chaleur du soleil?

La belette va parler comme nos socialistes mo-

dernes, dans *Le chat, la belette et le petit lapin* (VII, 16) :

Du palais d'un jeune lapin
Dame belette, un beau matin,
S'empara : c'est une rusée :
Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates, un jour
Qu'il était allé faire à l'Aurore sa cour,
Parmi le thym et la rosée.
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
Jeannot lapin retourne aux souterrains séjours.
La belette avait mis le nez à la fenêtre.
« O Dieux hospitaliers ! que vois-je ici paraître ? »
Dit l'animal chassé du paternel logis.
« Holà ! madame la belette,
« Que l'on déloge sans trompette,
« Ou je vais avertir tous les rats du pays. »
La dame au nez pointu répondit que la terre
Était au premier occupant.
C'était un beau sujet de guerre
Qu'un logis où lui-même il n'entrait qu'en rampant !
« Et quand ce serait un royaume,
« Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi
« En a pour toujours fait l'octroi
« A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
« Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi... »

Jean lapin allégua la Coutume et l'Usage :
« Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis
« Rendu maître et seigneur, et qui, de père en fils,
« L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean, transmis.
« Le premier occupant est-ce une loi plus sage ? »

Entre nous, Jean lapin aurait pu raisonner plus serré, comme on dit au palais. Il avait sur dame belette deux avantages : avant elle, il était *le premier occupant*, de plus il avait *incorporé son travail* au terrier. Il y avait mis ses peines. Il ne tenait d'ailleurs qu'à la belette d'en creuser un autre à sa guise. J'en dirai autant à nos *partageux :* tant que la terre de l'ancien et du nouveau monde ne sera pas partout occupée, le débat sera prématuré, et je propose de *passer à l'ordre du jour* sur la question.

Le Capital serait moins attaqué, ou mieux, il serait plus souvent honoré, si ceux qui l'appellent *tyran* comprenaient qu'il est le fruit du travail, lentement épargné, qu'il représente le labeur de longues années, souvent de plusieurs générations.

Le capital du sauvage est son arc, ses flèches, quelques peaux de bêtes ; le capital du laboureur, c'est sa charrue, quelques bœufs, des meubles grossiers, et les semences réservées pour l'année suivante ; le capital du savant, ce sont ses livres et son savoir. On n'a jamais trouvé ces capitaux usurpés, illégitimes.

Pourquoi celui du banquier, du commerçant, du rentier, qui ont la même origine, le travail, seraient-ils moins respectés ?

La Fontaine n'a pas eu à défendre le capital, qu'on n'attaquait guère de son temps ; mais il a bien fait comprendre qu'il vient du travail et de l'épargne, et qu'il est destiné à féconder un nouveau travail ; aussi, il loue l'épargne qui produit les capitaux, et il condamne l'avarice qui les stérilise.

Chez lui, si la fourmi n'est pas le modèle de la fraternité obligeante, elle est celui de l'épargne : Elle dit à la mouche parasite (IV, 3) :

« ..... Quand vous mourrez de faim,

« De froid, de langueur, de misère,
« Quand Phébus régnera sur un autre hémisphère,
« Alors, je jouirai du fruit de mes travaux :
« Je n'irai, par monts, ni par vaux,
« M'exposer au vent, à la pluie ;
« Je vivrai sans mélancolie :
« Le soin que j'aurai pris de soins m'exemptera.
« Je vous enseignerai par-là
« Ce que c'est qu'une fausse ou véritable gloire.
« Adieu ; je perds mon temps ; laissez-moi travailler :
« Ni mon grenier, ni mon armoire,
« Ne se remplit à babiller. »

La fonction du capital dans l'industrie agricole est admirablement présentée dans *la Laitière et le pot au lait* (VII, 10). La fortune de Perrette, ainsi conduite, fut devenue rapidement assez rondelette, sans le malencontreux accident de la fin :

..... Notre laitière, ainsi troussée,
Comptait déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait, en employait l'argent,
Achetait un cent d'œufs, faisait triple couvée :
La chose allait à bien, par son soin diligent.

« Il m'est, disait-elle, facile
« D'élever des poulets autour de ma maison;
« Le renard sera bien habile
« S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
« Le porc à s'engraisser coûtera peu de son;
« Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable :
« J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
« Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
« Vu le prix dont il est, une vache et son veau
« Que je verrai sauter au milieu du troupeau ? »
Perrette, là-dessus, saute aussi, transportée :
Le lait tombe; adieu veau, vache, cochon, couvée !...

Mais La Fontaine ne confond pas l'épargne avec l'avarice; il est impitoyable pour les avares; il y revient souvent, car l'avarice était *son moindre défaut*.

L'économiste et le philosophe souscriront également à ces propositions que je trouve dans *l'Avare qui a perdu son trésor* (IV, 20) :

L'usage seulement fait la possession.....
Un malheureux attendait,
Pour jouir de son bien, une seconde vie,
Ne possédait pas l'or, mais l'or le possédait!...

« Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent,
« Mettez une pierre à la place :
« Elle vous vaudra tout autant. »

Et ailleurs :

L'avare rarement finit ses jours sans pleurs.
Il a la moindre part au trésor qu'il enserre,
Thésaurisant pour les voleurs,
Pour ses parents ou pour la terre. (IX, 15.)

L'avarice est compagne et sœur de l'ignorance. (X, 5.)

Les économistes ont toujours attaché une grande importance à la notion exacte de la *Valeur*. D'accord, en cela, avec Aristote (1), ils ne considèrent dans les choses que deux qualités économiques : celle de servir directement à nos besoins, celle de pouvoir être échangées contre d'autres choses qui nous manquent; ils disent volontiers, des premières, qu'elles ont une *valeur en usage*, des autres, qu'elles ont une *valeur en échange*.

(1) *Politique*, I, III, 11.

La Fontaine les a merveilleusement devancés, et ils n'en seront pas jaloux :

Quand *les* biens sont oisifs, je tiens qu'ils sont frivoles.
(XII, 3.)

Voilà la *valeur en usage;*

Le bien n'est bien qu'en tant que l'on s'en peut défaire.
(X, 5.)

Voilà la *valeur en échange.*

Notons là, en passant, pour les amateurs de curiosités littéraires, un vers monosyllabique qui n'a pas été assez remarqué.

La Fontaine, du reste, comprend très-bien que la valeur varie avec l'importance relative de l'*Offre et la Demande :*

L'homme entre deux âges veut se marier, mais il ne se jette pas à la tête dès deux veuves, il se fait rechercher (I, 17) :

Il avait du comptant
Et partant,
De quoi choisir; toutes voulaient lui plaire,
Aussi notre amoureux ne se pressait pas tant.

II

Maintenant que nous avons vu la Production des richesses par le travail, l'intelligence et le capital, arrivons à l'Échange et à la Circulation des richesses.

Ce n'est guère ici le lieu de discuter si l'échange rentre dans la production en tant qu'il donne plus de valeur aux choses ; cependant, remarquons qu'il leur donne souvent la seule utilité qu'elles puissent avoir. Qu'aurait pu faire, en effet, le pauvre coq avec sa perle, sans la faculté d'échanger :

> Le plus petit grain de mil
> Serait bien mieux son affaire. (I, 20.)

Et qu'eût fait même le lapidaire, avec cette perle, sans la même faculté d'échange ?

L'ignorant, à son tour, serait bien embarrassé du manuscrit, « qu'il croit bon pourtant », s'il

ne trouvait à l'échanger contre le ducaton du libraire (I, 20).

Les pays des tropiques produisent infiniment plus de café et de coton qu'il n'en faut aux besoins des créoles. En quoi cet excédant de café différerait-il du sable de la montagne, et ces cotons de l'herbe des champs, s'il n'était possible de les échanger?

La terre est ainsi couverte, dans ses diverses régions, de richesses infiniment variées, et la Providence a voulu, par l'échange, rapprocher les hommes de tous les points du globe; à ceux que la *fraternité* ne toucherait pas assez, elle a offert l'*intérêt ;* l'*utile* n'a pas à combattre le *juste:* il lui fournit un nouveau moyen de triomphe.

Je sais bien que l'idéal de l'égoïsme national serait de pouvoir porter tous nos produits au dehors, en ne prenant en échange que le coton et le café qui nous manquent absolument; du blé, passe encore : nous n'en avons jamais assez

du nôtre. Mais, en échange de nos vins et de nos soies, prendre du fer ou du charbon, quel scandale ! Il vaut bien mieux le faire payer plus cher à nos consommateurs que rendre un tel service à nos voisins. Avant tout il faut être patriote !

La Fontaine semble avoir prévu ces débats insensés : il les a tranchés en quelques vers ; et il en dit assez pour gens qui, comme vous, chers auditeurs, comprennent à demi-mot :

Voici ce qu'il dit de la protection douanière (VIII, 18) :

Un marchand grec, en certaine contrée
Faisait trafic. Un Bacha l'appuyait,
De quoi le Grec en Bacha le payait,
Non en marchand, tant c'est chère denrée
Qu'un protecteur ! Celui-ci coûtait tant
Que notre Grec s'allait partout plaignant !

Ailleurs, ce sont les grenouilles qui, d'abord *protégées* par le soleil, veulent ensuite lui donner la loi, lorsqu'il ne règle pas sa marche à leur gré (XII, 24) :

A les ouïr, tout le monde,
Toute la machine ronde,
Roulait sur les intérêts
De quatre méchants marets.

On croirait entendre nos *usiniers protégés par les droits différentiels !*

Cette plainte téméraire
Dure toujours ; et pourtant
Grenouilles doivent se taire
Et ne murmurer pas tant ;
Car, si le soleil se pique
Il le leur fera sentir :
La République aquatique
Pourrait bien s'en repentir.

Je trouve encore un exemple des dangereux effets de la protection des gouvernements, pour ceux même qui en sont l'objet. L'aigle est en guerre avec l'escarbot qui veut venger sur ses œufs les lois de l'hospitalité outragée par le ravisseur de Jean lapin (II, 8) :

. . . . . L'oiseau qui porte Ganimède
Du monarque des dieux enfin implore l'aide,

Dépose en son giron des œufs, et croit qu'en paix
Ils seront dans ce lieu ; que pour ses intérêts,
Jupiter se verra contraint de les défendre!
Hardi qui les ira là prendre.
Aussi ne les y prit-on pas.
Leur ennemi changea de note,
Sur la robe du Dieu fit tomber une crotte :
Le dieu, la secouant, jeta les œufs à bas. . . . .

Mais si vous voulez savoir au juste ce que pense La Fontaine de l'*Impôt sur les matières premières*, je vous renvoie, sans la lire, à la *Poule aux œufs d'or* (V, 13). Vous n'avez pas besoin du commentaire.

Le Commerce est la mise en œuvre de l'échange, il en est l'ingénieux mécanisme. La Fontaine lui donne les meilleurs conseils de prudence et de vigilance (IV, 2) :

Un berger vendit son troupeau,
Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau ;
Cet argent périt par naufrage. . . . .
Au bout de quelque temps, il fit quelques profits,
Racheta des bêtes à laine,

Et comme un jour les vents, retenant leur haleine,
Laissaient paisiblement aborder les vaisseaux :
« Vous voulez de l'argent ? Ah ! mesdames les Eaux,
« Dit-il, adressez-vous, je vous prie, à quelque autre.
« Ma foi ! vous n'aurez pas le nôtre ! »

Rien n'empêche d'appliquer à toute autre industrie qu'à celle du pêcheur le conseil du *gagne-petit :*

« Un *tiens* vaut, ce dit-on, mieux que deux *tu l'auras*
« L'un est sûr, l'autre ne l'est pas... » (V, 3.)

Pour le commerçant qui va payer un billet :

« Montrez-moi patte blanche, ou *je ne paye* point. »
Deux sûretés valent mieux qu'une
Et le trop en cela ne fut jamais perdu. (IV, 15.)

Dans l'*Alouette et ses petits* (IV, 22), il dit sagement :

Ne t'attends qu'à toi seul. Notre erreur est extrême,
De nous attendre a d'autres gens que nous.

Au maître de maison, il donne un bon avis, dans *l'Œil du Maître* (IV, 21) :

« Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers ;
« Cette litière est vieille ; allez vite aux greniers.
« Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.
« Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées ?
« Ne saurait-on ranger ces jougs et ces colliers ?... »

Combien de maisons de commerce ont péri parce que le patron n'avait pas suivi ce bon conseil (XI, 3) :

Toi donc, qui que tu sois, ô père de famille,
(Et je ne t'ai jamais envié cet honneur)
T'attendre aux yeux d'autrui quand tu dors, c'est erreur :
Couche-toi le dernier et vois fermer ta porte.
Que si quelque affaire t'importe,
Ne la fais pas par procureur.

Pour la libre Concurrence, j'invoquerais encore La Fontaine, et il m'aiderait à réfuter les deux objections qu'elle a soulevées : le danger de la fraude qu'elle provoque, l'inégalité de la lutte entre les gros et les petits capitalistes.

Contre la fraude et la concurrence déloyale, contre l'usurpation d'enseigne et de marque de

fabrique, La Fontaine nous propose, pour exemple à ne pas suivre,

Le loup qui volontiers écrit sur son chapeau :
C'est moi qui suis Guillot maître de ce troupeau.
Toujours par quelqu'endroit fourbes se laissent prendre
(III, 3).

En cela nous pouvons apprendre
Que tel est pris qui croyait prendre. (VIII, 19.)

La concurrence demande d'ailleurs du tact et de la prudence ; il faut savoir céder à propos :

Deux chèvres en sont l'exemple :
Faute de reculer leur chute fut commune.
Toutes deux tombèrent dans l'eau.

Cet accident n'est pas nouveau
Dans le chemin de la Fortune. (XII, 4.)

Les malheurs privés que la concurrence entraîne sont, en effet, presque toujours mérités et servent de salutaire leçon :

Quand le malheur ne serait bon
Qu'à mettre un sot à la raison,

Toujours serait-ce à juste cause
Qu'on le dit bon à quelque chose. (VI, 7.)

Mais La Fontaine a beau jeu avec l'objection tirée de l'inégalité des moyens de concurrence, des monopoles naturels ou de ceux des gros capitaux. Certes, s'il est un monopole naturel digne d'envie, entre les animaux, c'est celui du lièvre comparé à la tortue ; mais

Rien ne sert de courir, il faut partir à point :
Le lièvre et la tortue en sont un témoignage. (VI, 10).

Quant aux gros capitalistes, ils sont moins dignes d'envie, « quand on attend la fin, » c'est l'histoire du chêne et du roseau (I, 22) :

L'arbre tient bon, le roseau plie....

Et ailleurs, dans le combat des rats et des belettes (IV, 6) :

Une tête empanachée
N'est pas un petit embarras :
Le trop superbe équipage
Peut souvent, en un passage,

Causer du retardement;
Les petits, en toute affaire,
Esquivent. fort aisément;
Les grands ne le peuvent faire.

Combien de petits établissements ont mieux résisté que les grands aux désastres de notre temps! Combien de chaumières ont passé inaperçues quand les palais ont été dévastés!

Le commerce et l'industrie trouvent dans le Crédit de puissants secours; on a même dit que *le crédit multiplie les capitaux*, proposition que, dans un cours d'économie politique, je démontrerais fausse et dangereuse. Le seul service réel que rende le crédit (et il est encore considérable), c'est de rendre disponibles des capitaux qui ne le sont pas, c'est de mobiliser des capitaux engagés : le crédit n'est fondé que sur des capitaux existants, capitaux du débiteur lui-même, ou capitaux de ceux qui le cautionnent.

La Fontaine le sait bien, et c'est pourquoi la fourmi refuse crédit à la cigale. Si la cigale n'a

pour capital que sa voix, et si elle chante « à tout venant, » et gratis, sans imiter, en cela, nos *prime done* qui se font payer si chèrement, comment remboursera-t-elle la fourmi? La fixation d'une échéance ferme et la promesse d'un gros intérêt sont superflues.

Notons en passant que, dans la sage république des animaux, les lois civiles et canoniques, plus économiquement libérales que les lois humaines d'alors, n'interdisaient pas le prêt à intérêt.

Cet apologue de *la Cigale et la Fourmi* (I, 1), a été souvent, et bien à tort, reproché à La Fontaine : le poëte s'est proposé, non de donner une leçon de fraternité aux hommes, mais de combattre l'imprévoyance et la paresse. La leçon eût été perdue, si la fourmi eût prêté. Et, au point de vue économique, voyez dans quels désastres la faillite inévitable de la cigale eût entraîné la gent fourmillière !

D'ailleurs, la fourmi n'est qu'une *associée*, elle

ne vit pas seule; pouvait-elle, par charité, détourner une parcelle du fonds commun? Pour déroger ainsi aux statuts, il lui eût fallu convoquer une assemblée générale extraordinaire!

J'ai dit que le crédit suppose des capitaux et ne supplée pas à leur défaut. Si Perrette eût acheté ses œufs à crédit pour élever des poulets, au lieu d'attendre qu'elle eût vendu son lait; si elle eût acheté sa vache avant d'avoir vendu ses poulets et son cochon gras, la chute malheureuse du pot au lait eût ruiné, non-seulement ses châteaux en Espagne, mais encore sa petite ferme déjà prospère, et, pour le coup, elle eût été

En grand danger d'être battue. (VII, 10.)

Quant aux gens qui ouvrent des souscriptions pour l'exploitation des mines d'une Mouzaïa imaginaire, qui abusent du crédit et de la crédulité pour donner des *dividendes fictifs* à leurs actionnaires, pour ceux surtout qui souscrivent benoîtement ces actions, c'est pour eux que La Fon-

taine a écrit l'apologue de *la Peau de l'Ours* (V, 20):

Ours qu'ils tueraient bientôt, du moins à ce qu'ils dirent.

III.

La Distribution des richesses est la partie de l'économie politique pour laquelle La Fontaine nous fournit le moins de conseils. Il ne s'occupe guère de la part que doit avoir le TRAVAIL, sous le nom de *salaire*, la TERRE, sous le nom de *rente et fermage*, le CAPITAL, sous les noms de *profit et intérêt*.

Il ne parle guère du salaire que pour le faire refuser à la pauvre cigogne, malgré sa belle opération chirurgicale (III. 9);

Il admet le métayage auquel il emprunte un bon exemple (VI, 4);

Le prêt à intérêt ne répugne pas à ses scrupules canoniques (I, 1 ; XII, 7);

J'en conclus qu'il est d'accord avec la bonne

école économique, pour la *liberté des conventions*. Mais tandis que l'école des socialistes ignorants ou pervers veut résoudre la question des salaires et de la rente par les violences, par le pillage et par l'incendie, La Fontaine attend tout du jeu libre de l'*offre et la demande*. Il permet les *grèves*, mais il blâme les *sécessions systématiques*, et il rappelle la fable *des Membres et de l'Estomac* (III, 2),

Où la Commune veut s'isoler du Sénat.

Les tendances modernes du commerce et de l'industrie sont de résoudre le problème des salaires par une fraternelle *coopération* du travail et du capital.

Sur ce terrain, La Fontaine nous conseille de ne faire société qu'avec nos égaux : les petits avec les petits, les faibles avec les faibles, les grands avec les grands. Les actionnaires de mainte société de capitalistes auraient dû relire la fable de *La Génisse, la Chèvre et la Brebis, en*

société avec le Lion (I, 6), et celle du *Pot de terre et du Pot de fer* (V, 2) :

Ne nous associons qu'avecque nos égaux,
Ou bien il nous faudra craindre
Le destin de l'un de ces pots.

IV.

La théorie de la Consommation des richesses fait la part du Luxe et de l'Épargne.

Vous avez vu ce que pense La Fontaine du *discours impertinent* de ce gros financier reprochant au savant de ne rien dépenser (VIII, 19).

Vous savez qu'il a loué l'épargne, sans la confondre avec l'avarice (I, 1 ; IV, 3).

Il décoche encore quelques traits à la sotte et prodigue vanité, dans *la Grenouille et le Bœuf* (I, 3) :

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs;

Tout petit prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.

Et ailleurs (VI, 9) :

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile,
Et le beau plus souvent nous détruit.
Le cerf blâme ses pieds qui le rendent agile,
Il estime un bois qui lui nuit.

V.

En dehors de ses parties dogmatiques, l'économie politique, recherchant pour les nations le bonheur et la prospérité, fait appel aux plus nobles instincts de l'homme.

Elle condamne le fléau, le crime de la guerre ;

Elle avertit les gouvernements que leur rôle ne doit pas consister à s'immiscer dans le jeu des intérêts sociaux, sous prétexte de *protection*; elle ne leur demande que d'assurer à tous et à chacun la *liberté et la sécurité,* sans lesquelles les nations sont vouées aux catastrophes et à la ruine ;

Elle prêche l'union des classes auxquelles elle

démontre qu'elles sont indispensables l'une à l'autre ;

Elle nous enseigne, avec la plus pure philosophie, que nous devons être contents de notre sort, tout en cherchant à l'améliorer par le travail ;

Enfin, elle démontre, par la plume éloquente de Bastiat, que le monde économique, comme le monde moral, présente une sublime et providentielle *harmonie*.

La Fontaine a pressenti toutes ces vérités :

1.

Voici comment il condamne la guerre, dans l'*Oiseau blessé d'une flèche* (II, 6) :

« Cruels humains, vous tirez de nos ailes
« De quoi faire voler ces machines mortelles ;
« Mais ne vous moquez point, engeance sans pitié :
« Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre ;
« Des enfants de Japet toujours une moitié
« Fournira des armes à l'autre. »

Le Loup, dans *les Compagnons d'Ulysse* (XII, 1), dit à l'homme une dure vérité :

« Si j'étais homme, par ma foi,
« Aimerais-je moins le carnage ?
« Pour un mot quelquefois, vous vous étranglez tous.
« Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups ?
« Tout bien considéré, je te soutiens, en somme,
« Que, scélérat pour scélérat,
« Il vaut mieux être un loup qu'un homme :
« Je ne veux point changer d'état. »

La Fontaine ne permet la guerre que contre les méchants :

Il faut faire aux méchants guerre continuelle.
La paix est fort bonne en soi,
J'en conviens ; mais de quoi sert-elle
Avec des ennemis sans foi ? (III, 13.)

2.

Il avertit les gouvernements de leurs devoirs et de leurs torts, quand il leur dit :

Hélas ! on voit que, de tout temps,
Les petits ont pâti des sottises des grands. (II, 4.)

C'est un peu durement aussi qu'il dit aux gouvernements dans *le Vieillard et l'Ane* (VI, 8), de

faire aimer les institutions publiques, s'il veut que le peuple les défende contre les ennemis du dehors et ceux du dedans :

L'âne s'ébattait dans un champ;
L'ennemi vient sur l'entrefaite.
« Fuyons, dit alors le vieillard.
— « Pourquoi ? répondit le paillard ;
« Me fera-t-on porter double bât, double charge ?
— « Non pas, dit le vieillard qui prit d'abord le large,
— « Eh ! que m'importe donc, dit l'âne, à qui je sois ?
« Sauvez-vous et me laissez paître ! »

La leçon a profité, sans doute, à nos gouvernements, car nous savons douloureusement que deux provinces, violemment séparées de nous, nous tendent les bras : leurs populations savent trop qui leur fera porter double charge !

L'apologue du *Paysan du Danube* (XI, 7) est plein de réprimandes pour les pouvoirs qui écrasent les peuples sous les exactions ;

La terre et le travail de l'homme
Font, pour les assouvir, des efforts superflus.
Retirez-les ; on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes.

Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes ;
Nous laissons nos chères compagnes ;
Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux,
Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfants déjà nés,
Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :
Vos préteurs au malheur nous font joindre le crime.
Retirez-les : ils ne nous apprendront
Que la mollesse et que le vice ;
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine et d'avarice.....

On sait si la leçon des Romains a profité à la Germanie !

3.

Mais voici le vrai rôle d'un gouvernement : c'est de distribuer la justice (XII, 21) :

Le messager de Jupiter,
Portant un caducée, avait paru dans l'air ;.....

l'éléphant croit que le maître des Dieux l'envoie pour terminer une querelle qu'il a avec le

rhinocéros sur une question de préséance ; tout surpris que tel ne soit pas le but du voyage,

Il dit : « Et parmi nous que venez-vous donc faire ?
— « Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis :
« Nous avons soin de tout. Et, quant à votre affaire,
« On n'en dit rien encor dans le conseil des Dieux :
« Les petits et les grands sont égaux à leurs yeux. »

4.

Le conseil aux malheureux humains de s'entre-aider leur est donné sous toutes les formes, avec avertissement de la peine ou de la récompense, pour avoir méconnu ou bien observé le précepte :

Dans *Le Lion et le Rat* (II, 11) :

Il faut autant qu'on peut obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

Dans *Le Cheval et l'Ane* (VI, 16), il est démontré que la fraternité, quand elle ne vient pas du cœur, est encore un heureux calcul :

En ce monde il se faut l'un l'autre secourir ;

Si ton voisin vient à mourir,
C'est sur toi que le fardeau tombe.

Dans *L'Ane et le Chien* (VIII, 17) :

Il se faut entre-aider; c'est la loi de nature.
L'âne un jour pourtant s'en moqua;
Je ne sais comme il y manqua,
Car il est bonne créature.

Quel charmant tableau que celui de cette société entre *Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat* (XII, 15) !

La gazelle est prise au piége; le corbeau vole avertir ses compagnons, Rongemaille va délivrer la gazelle; la tortue qui, lentement se hâte, est emprisonnée à sa place; aussitôt la gazelle reparaît, faisant la boiteuse, et pendant que le chasseur retourne à sa poursuite, Rongemaille délivre encore la tortue :

Ainsi chacun dans son endroit
S'entremet, s'agite et travaille.
A qui donner le prix ? au cœur si l'on m'en croit.

De tous temps les pauvres gens, plus que les riches, ont donné d'aussi bons exemples de fraternité ; mais depuis peu la science économique leur a enseigné les moyens d'organiser une fraternité, moins poétique peut-être, mais d'un usage plus général et plus sûr : ils ont formé les Sociétés de *secours mutuels*. Ici, du reste, La Fontaine a été surpassé, au point de vue économique, par le doux et bon Florian, dans *l'Aveugle et le Paralytique* (I, 20) que les économistes ont souvent cité :

Il n'est tel que les malheureux
Pour se plaindre les uns les autres.
« J'ai mes maux, dit l'aveugle, et vous avez les vôtres :
« Unissons-les, mon frère, ils seront moins affreux.
— « Hélas ! dit le perclus, vous ignorez, mon frère,
« Que je ne puis faire un seul pas ;
« Vous-même vous n'y voyez pas.
« A quoi nous servirait d'unir notre misère ?
— « A quoi ? répond l'aveugle ; écoutez : à nous deux,
« Nous possédons le bien à chacun nécessaire :
« J'ai des jambes et vous des yeux ;
« Moi je vais vous porter ; vous, vous serez mon guide ;
« Vos yeux dirigeront mes pas mal assurés ;

« Mes jambes, à leur tour, iront où vous voudrez.
« Ainsi, sans que jamais notre amitié décide
« Qui de nous deux remplit le plus utile emploi,
« Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi.

5.

A ceux qui se plaignent de leur sort, qui aggravent leurs maux pour n'avoir pas l'esprit de résignation (1), et surtout ne voient pas tant les maux des autres que les leurs, La Fontaine propose les *Deux Mulets* (I, 4) :

..... L'un d'avoine chargé,
L'autre portant l'argent de la gabelle.....
Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi.

La Vieille et les deux Servantes (V, 6) prouvent bien que

..... Le plus souvent,
Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,
On s'enfonce encor plus avant.

Et ailleurs, dans *l'Ane et ses Maîtres* (VI, 11) :

(1) Cpr. *Le Bûcheron et Mercure*, V, 1.

..... Tous gens sont ainsi faits :
Notre condition jamais ne nous contente,
La pire est toujours la présente.
Nous fatiguons le ciel à force de souhaits.
Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête :
Nous lui romprons encor la tête (1).

6.

Les économistes ont souvent été taxés d'optimisme, parce qu'ils ne critiquent que les lois humaines et demandent la stricte observation de celles de la Providence qui, mieux que nous, sait bien ce qu'il nous faut.

La Fontaine n'a point connu les Licurgue et les réformateurs modernes qui, sous le leurre d'*organisation du travail,* de *liquidation* et de *refonte sociales,* veulent refaire le monde à leur guise ; mais il les a jugés et condamnés par avance dans *Le Gland et la Citrouille* (IX, 4) :

C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton curé.

(1) Cpr. *Le chien, la proie et l'ombre,* VI, 19.

Dieu fait bien ce qu'il fait; sans en chercher la preuve
En tout cet univers, sans l'aller parcourant,
Dans les citrouilles je la treuve.....
Un gland tombe, le nez du dormeur en pâtit.
« Oh ! oh ! dit-il, je saigne ! Et que serait-ce donc
« S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde
« Et que ce gland eût été gourde !
« Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison ;
« J'en vois bien à présent la cause. »
En louant Dieu de toute chose,
Garo retourne à la maison.

Vous vous souvenez du *Métayer de Jupiter* (VI, 4) qui avait obtenu de disposer

..... Des saisons à sa guise,
Du chaud, du froid, du beau temps, de la bise,
Enfin du sec et du mouillé,
Aussitôt qu'il aurait bâillé.
Jupiter y consent. Contrat passé, notre homme
Tranche du roi des airs, pleut, vente et fait en somme
Un climat pour lui tout seul.....
Monsieur le receveur fut très-mal partagé.
L'an suivant, voilà tout changé :
Il ajuste d'une autre sorte
La température des cieux ;
Son champ ne s'en trouve pas mieux.

Concluons que la Providence
Sait ce qu'il nous faut mieux que nous.

J'ai été plus long que, sans doute, je n'aurais dû l'être :

Loin d'épuiser une matière,
On n'en doit prendre que la fleur.
(VI, Epilogue.)

Tous les maîtres de l'art disent qu'il faut laisser
Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser :
Ainsi ce discours doit cesser. (X, 15.)

Mais croyez, au moins chers et bienveillants auditeurs, que je n'ai pas eu l'injurieuse malice de vous traiter comme « ce peuple vain et léger » dont parle La Fontaine dans le *Pouvoir des Fables* (VIII, 4) : au milieu des dangers de la patrie, le peuple athénien ne put être captivé par un orateur de la République qui pourtant leur dénonçait les menées de Philippe,

Leur parlait fortement sur le commun salut...
On ne l'écoutait pas.....

Or, voici ce qu'il fit :

Il prit un autre tour, et bientôt l'assemblée,
Par l'apologue réveillée,
Se donne entière à l'orateur :
Un trait de fable en eut l'honneur.

Certainement l'économie politique pure, détachée des fictions de l'apologue et enseignée par un autre que par moi, aurait pu vous intéresser par elle-même; mais j'ai pensé que le pavillon de notre fabuliste pouvait seul me conduire sûrement au port :

Les Fables ne sont point ce qu'elles semblent être
Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.
Une morale nue apporte de l'ennui :
Le conte fait passer le précepte avec lui. (VI, 1.)

Nous sommes tous d'Athènes en ce point, et moi-même,
Au moment où je fais cette moralité,
Si Peau-d'Ane m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême. (VII, 4.)

Mais vous me permettrez bien d'emprunter

encore à notre cher poëte l'épilogue de ce cours :

C'est ainsi que *sa* muse, au bord d'une onde pu
Traduisait en langue des Dieux
Tout ce que disent sous les cieux
Tant d'êtres empruntant la voix de la nature.
Truchement de peuples divers,
Il les faisait servir d'acteurs en *son* ouvrage ;
Car tout parle dans l'univers :
Il n'est rien qui n'ait son langage !

(XI, Epilogu

FIN.

Paris. — Typ. A. Parent.

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE :

L'Économie politique et la Jeunesse des Écoles; leçon d'ouverture du cours de M. G. Bohmenade; broch. gr. in-8°.

Sous presse, POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Histoire de la Réserve héréditaire et de son influence morale et économique (Mémoire couronné par l'Académie des sciences morales et politiques); 1 fort vol. in-8°.

Paris Typ. A. Parent, rue Monsieur-le-Prince, 31.

ned to
e last date

ay is in
the